

Les artistes étaient de bonne force, sans être de première volée, et ils ont fait de jolies recettes. Mais leur succès n'est rien comparé à celui du Cirque. Combien de gens sont allés voir les acrobates et n'ont pas même eu l'idée d'aller entendre le chef-d'œuvre de Verdi!

On admirait l'autre soir à l'Opéra, une jeune fille à l'air mélancolique, au regard inspiré, écoutant les délicieuses mélodies de *Martha*. Un poète qui était là l'observait avec émotion et sentait la rime lui monter au cœur. Le lendemain il retrouva la même mélancolie inspirée devant un trapèze, et il oublia ses rimes.

Combien d'argent un cirque enlève-t-il à notre ville? Si vous voulez n'en jamais avoir une idée, essayez une souscription pour élever un monument à la mémoire de Jacques-Cartier ou pour sauver de la misère un artiste de génie.

OSCAR DUNN.

SOUVENIRS DE LA ST. JEAN-BAPTISTE

II

LE PALAIS DE CRISTAL

Ce vaste édifice dont le nom, mais le nom seul, hélas! rappelle une de ces merveilles de l'architecture contemporaine que les visiteurs de la première exposition de Londres admirèrent là-bas, a eu ici des destinations bien diverses.

C'est à l'occasion des fêtes données par la ville de Montréal à S. A. R. le Prince de Galles, lors de sa visite au Canada, que cette réduction géométrique du palais de Kensington sortit de terre.

Aujourd'hui, terrain et bâtisse sont l'objet d'un litige entre la Chambre des Arts et Manufactures et l'Université McGill. Celle-ci réclame un droit de propriété que celle-là conteste: toutes deux, bien entendu, alléguant à l'appui de leur cause les meilleures raisons du monde. La justice sera sans doute appelée à trancher le différend, et nous connaîtrons alors les noms des nouveaux propriétaires. L'immeuble vaut la peine d'une dispute, car une offre de \$80,000 a déjà été faite pour son acquisition.

Le Palais de Cristal redevint en 1868 le local destiné aux produits industriels de l'Exposition Provinciale; délaissé et bien à tort, selon nous, aux expositions suivantes, le départ des troupes anglaises le transforma en une sorte de magasin de matériel d'artillerie.

Il a fallu la démonstration du 24 juin pour l'utiliser de nouveau et apporter sous ces voûtes, depuis longtemps silencieuses, le mouvement et la vie.

Le comité général d'organisation de la St. Jean-Baptiste ayant offert l'hospitalité aux corps de musique des Etats-Unis, dut prendre les moyens de recevoir dignement ses hôtes.

M. Ethier, restaurateur bien connu de notre ville, se chargea, moyennant la modique redevance de \$1 par jour et par tête, de la nourriture et du coucher de plus de 700 musiciens, leurs instruments compris.

Une semblable entreprise est assez facile sur le papier: on mesure son terrain, on le divise en carrés égaux; on calcule le nombre de pieds de bois ou de toile; on note la quantité de pain, de viande, de légumes; ce qu'il faut de garçons de service, de vaisselle, etc., etc.

Mais lorsqu'il s'agit de réduire en quantités concrètes les abstractions de l'arithmétique, alors commencent les difficultés. Les chiffres muets, indifférents, de leur nature, se laissent faire, tandis que les hommes bruyants et égoïstes, parlent et exigent.

Remarquons d'abord, qu'en outre des 1048 pensionnaires du Palais de Cristal, M. Ethier, avait à servir le soir du premier jour, à l'Hôtel-de-Ville, un banquet de 1200 couverts.

La décoration de la salle du marché Bonsecours et du Palais de Cristal étaient à la charge de l'entrepreneur.

Pensant que le public serait curieux de connaître par le menu, ce que demande de soins et de détails la réalisation de ces fêtes, nous avons cru devoir lui communiquer le résultat de nos informations. Cela équivaut à l'introduire dans les coulisses après la chute du rideau.

La seule décoration des salles a exigé une masse énorme de verdure: jeunes arbustes, branches de feuillage, guirlandes etc. Deux wagons chargés ont à peine suffi pour amener de St. Jean d'Iberville les tapisseries verdoyantes qui ornaient les murs de la salle du banquet et les galeries du Palais de Cristal.

La terre canadienne, en livrant ainsi les arbustes de ses forêts et les fleurs de ses jardins, s'est associée aux réjouissances de ses enfants, et la nature a contribué à sa manière à la fête du pays.

Les tentures, les banderolles, les drapeaux, les bannières, ont dévoré plus de soixante-trois pièces de flanelle de cinquante verges chacune; de quoi faire un fonds de magasin.

Afin de remplir les conditions de son contrat, M. Ethier avait fait venir de New-York trois cuisiniers, spéciale-

ment engagés pour la circonstance, et monté trois fourneaux monstres, dont deux au Palais de Cristal, et un au marché Bonsecours.

La masse de vaisselle réclamée pour le service, et fournie par la maison J. L. Cassidy représentait une valeur intrinsèque de neuf mille piastres; les couteaux, les cuillers, les fourchettes, près de sept cents piastres. Plus de six cents douzaines d'assiettes, et plus de huit cents douzaines de verres de tout format ont, avec deux cents douzaines de tasses, passé par les mains de cent cinquante garçons de service.

La valeur des nappes et des serviettes employées se chiffre à peine avec sept cents piastres.

Le rez-de-chaussée du Palais de Cristal, transformé en un immense réfectoire, était sous son toit vitré six tables parallèles de quatre-vingt seize couverts chacune; une autre table, occupant toute la longueur de l'édifice, permettait, avec celles déjà mentionnées, à plus de sept cents convives de manger et boire à l'aise, à la santé de St. Jean-Baptiste.

Trois repas étaient servis dans la même journée au Palais de Cristal. Le déjeuner, vu l'heure matinale de la procession du 24, et la nécessité d'une répétition d'ensemble pour les corps de musique le 25, avaient lieu de 5 à 6½ heures du matin; le dîner à 3½ heures, et le souper de 6 à 7 heures de l'après-midi. Le premier et le dernier de ces repas se composaient de mets froids, arrosés, suivant les goûts, de thé ou de café à discrétion. Le dîner, par contre, était servi chaud, et la bière circulait à la ronde comme à la cour du roi Gambrinus, inventeur, à ce qu'assure la légende, de ce breuvage délectable. Chaque jour voyait disparaître là, comme une muscade sous un gobelet, six cents livres de viande, vingt jambons, cent livres de café, cinquante livres de thé; et chaque repas engloutissait six minots de pommes de terre!

Soixante garçons, aidés par un petit charriot à deux roues, sur le plateau duquel on avait disposé plusieurs plats, circulaient le long des tables, et permettaient de remplir les assiettes avec une rapidité égale à celle que les convives mettaient à les vider.

Afin d'éviter la confusion, l'encombrement, tous les sièges avaient été numérotés, et chaque convive, muni d'une carte portant un numéro, trouvait sa place sans aucune peine.

Les estomacs étant aussi capricieux que les cerveaux, on devait s'attendre à quelques critiques sur le menu: il y en eût en effet. A ce sujet, un incident.

Le second jour de la fête M. Ethier expédia au Palais de Cristal les reliefs d'une magnifique galantine sortie inviolée du banquet. Au dîner, un des difficiles ne put se contenir à la vue de ce plat nouveau pour lui: Appelez M. Ethier, fit-il à un garçon.

Le patron arrivant aussitôt: Qu'y a-t-il pour votre service?

—J'ai déjà réclamé, hier, pour l'ordinaire; mais aujourd'hui, M. Ethier, c'est trop fort! Voyez donc ce qu'on nous sert? Et il désignait dédaigneusement du bout du couteau une tranche de galantine sur son assiette.

—C'est pris comme dans un pain, et il y a des morceaux de charbon!

A ces mots, les rires de ses camarades dispensèrent le patron de répondre. Le malheureux avait pris les truffes pour des fragments de charbon.

Le fabuliste l'a bien dit:

«Est bien fou de cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père!»

Rien de gai, de frais, d'avenant, comme l'aspect de cette immense salle à manger, étendant ses tables couvertes de nappes blanches, chargées de plats fumants, de faïence, de fleurs et de cristaux, sous un plafond mobile de drapeaux, de banderolles, d'oriflammes, de guirlandes suspendues à la voûte ou courant le long des galeries; sur les côtés, le feuillage des arbustes régulièrement espacés, faisaient comme deux murs de verdure; la lumière en tombant par ondées, colorait de mille nuances ces décorations que les jets du gaz faisaient briller le soir d'un éclat tout fantastique. Ajoutez à cette joie des yeux le bruit des conversations, le cliquetis des fourchettes, les notes cristallines des verres, l'appel des garçons, les gestes animés des uns, la mastication silencieuse des autres, les éclats de rire de tous, et vous concevrez le spectacle unique et pittoresque que présentait le Palais de Cristal à l'heure d'un repas.

Ajoutons que six hommes préposés à la garde des effets des pensionnaires et du matériel de l'établissement, montaient nuit et jour une garde vigilante.

Le Palais de Cristal a non seulement servi de réfectoire mais encore de dortoir.

Pour ce qui regarde la fourniture des objets de literie nécessaires aux mille hommes qui devaient y dormir, ce sont MM. Larivière frères et H. Dubé qui y ont pourvu; et cela avec un soin, une conscience et une célérité rares, et dignes d'éloges.

Ce dortoir, comprenant mille lits, occupait une portion

du rez-de-chaussée et les deux galeries du Palais. Chaque couchette formée d'un cadre de bois, offrait au dormeur un excellent sommier fait au moyen de larges bandes de toile croisées, semblable au fond d'un lit de sangles. L'original de la disposition c'est que ces lits, bien que séparés, formaient un tout continu, comme un vaste lit de camp. Une épaisse couverture de laine constituait avec le traversin le complément de cette fourniture. Le nombre de planches de cinq à six pouces qu'exigeaient cette construction, atteint le chiffre de sept mille, et il n'est pas entré moins de trois mille soixante-et-dix verges de toile pour la confection des sommiers.

C'est grâce à l'obligeance du séminaire qu'on a pu disposer des mille couvertures de laine.

Mais la merveille du dortoir consistait dans le traversin inventé par un des membres du comité d'organisation, M. G. Boivin. Donner un oreiller à chacun, ou un traversin pour cinq ou dix hommes, aurait compliqué sans profit les frais et le travail. Qu'a fait l'ingénieur commissaire chargé de ce détail de la fête? Il a confectionné un traversin démocratique, on peut dire communiste, sur lequel chacun a reposé sa tête. Représentez-vous, bordant l'extrémité de chaque rangée de lits, un incommensurable rouleau de laine enveloppé de flanelle rouge, s'étendant à perte de vue et présentant à chaque tête sa surface cylindrique. C'était comme un immense boudin, dont les contours redressés n'auraient certainement pas eu moins d'un mille de longueur.

On nous informe que M. Boivin est fabricant de chaussures. A voir ce traversin nul ne se douterait que l'inventeur fabrique des souliers.

N'est-ce pas le cas ou jamais de dire que les extrêmes se touchent!

Outre la commodité de cet ustensile d'un nouveau genre, cette forme obviait à un inconvénient. Il devenait impossible aux hommes de se jeter en riant, comme c'est la coutume, leur traversin par la tête!

Durant la nuit qui précéda le 24 juin, c'est-à-dire la veille de la fête, on dormit peu au Palais de Cristal.

Presque à chaque heure il fallait recevoir, diriger et placer quelque corps de musique fraîchement débarqué. Alors, sous ces voûtes faiblement éclairées, les arrivants faisaient résonner, pour souhaiter la bienvenue à leurs confrères rivaux à demi endormis, les meilleurs airs de leur répertoire.

Ce fut cette nuit-là un va-et-vient, un mouvement perpétuel; une fois les positions désignées, les places reconnues, chacun se débarrassait de son bagage; ceux-ci disposaient avec des chocs métalliques leurs instruments d'un côté; ceux-là leurs sacs de voyage de l'autre; puis, à l'accent d'une voix, à l'éclat vibrant d'un rire connus, partaient d'ici de là des exclamations de surprise, des cris de joie; et, lorsque plusieurs amis se retrouvaient inopinément au milieu de ce caravansérail, le plaisir de la rencontre prenait des allures délirantes: la voix ne suffisait plus, on recourait à la chorégraphie; les interpellations partaient variées, pressantes, nombreuses: As-tu rencontré Pierre? Qu'est devenue Louise, sa mère? Le gros Joe travaille-t-il toujours à Worcester? etc., etc. Peu à peu, la fatigue aidant, les conversations cessaient, le silence s'établissait, quand tout à coup l'entrée d'une nouvelle troupe, fanfare en tête, recommençait le tapage et renouvelait la scène d'auparavant. Cela dura ainsi jusqu'au matin.

Dans la soirée du 24 juin, les émotions et les fatigues de cette première journée de fête mirent une sourdine aux éclats des manifestations nocturnes; ce fut un autre tableau. Les pensionnaires rentraient individuellement, ou par petits groupes, et gagnaient tranquillement leurs couchettes. Vers les trois heures du matin, on n'entendait plus que le bruit égal et régulier de la respiration des dormeurs, d'au milieu desquels se détachaient quelques ronflements sonores. Un calme parfait, un silence profond régnait dans l'enceinte, lorsque de la galerie supérieure s'échappa soudainement un cri suraigu; des profondeurs du rez-de-chaussée, une note grave et profonde lui répond. On s'éveille à ces bruits, chacun tend l'oreille, et plusieurs de s'écrier: Qu'y a-t-il? Qu'est-ce donc?

Point de réponse. Rien. Les éveillés se recouchent en maugréant. Au bout d'un moment, les deux notes reviennent suivies d'une cascade d'autres plus aiguës et plus pressées, auxquelles répondent celles plus graves de l'étage inférieur.

Quelques-uns qui ont reconnu la supercherie d'une clarinette et d'un trombone malveillants, sautent en bas du lit, et courent à leurs armes, nous voulons dire à leurs instruments. Qui prend sa caisse et bat le rappel, qui sonne son cornet et salue la Diane; celui-ci fait meugler son ophicléide, cet autre rossignoler son fifre. En un instant le dortoir est devenu une salle de répétition. C'est un vacarme effroyable. On ne dort plus, on souffle, on s'agit à qui mieux mieux. Le Palais de Cristal n'est plus l'asile du repos et du sommeil, c'est la caverne